

**MINISTERE DES TRANSPORTS,  
DE L'EQUIPEMENT, DU TOURISME  
ET DE LA MER**

**EXAMEN DU BEPECASER**  
**Session t 16 novembre 2005**

---

**ETUDE D'UN DOSSIER**  
Coefficient : 1 – Durée : 3 heures

---

Sujet : « **LA FAMILLE AUJOURD'HUI** »

Faites une synthèse des documents contenus dans le dossier, puis dans une conclusion, exprimez votre opinion personnelle sur la question traitée dans le sujet ou sur un aspect qui vous a particulièrement marqué.

## SOMMAIRE

- Quelques statistiques \_\_\_\_\_ 2
- Nouveaux airs de famille \_\_\_\_\_ 3
- La famille et le rôle du troisième parent \_\_\_\_\_ 5
- L'éducation est-elle possible sans le concours de la famille ? \_\_\_\_\_ 7
- L'enfant seul repère fiable des familles \_\_\_\_\_ 8
- Comment restaurer l'autorité parentale ? \_\_\_\_\_ 10

### LA VIE DES 15-25 ANS

(Résultats d'une consultation des jeunes d'Ile-de-France en décembre 2004 et janvier 2005 pour le conseil régional d'Ile-de-France : 21 200 questionnaires papier et 10 500 questionnaires Internet traités).

Question : Vous trouvez que Vos relations avec vos parents sont... :		Question : Dans votre vie, sur qui ou quoi comptez-vous le plus ? (1)		
- très bonnes	35 %		<b>%</b>	<b>Rang</b>
- plutôt bonnes	50 %	- votre famille	73	1
- plutôt mauvaises	9 %	- vos amis proches	62	2
- très mauvaises	3 %	- vous-même	57	3
- sans réponse	3 %	- votre amoureux (-se)	34	4
		- la religion	12	5
		- vos enseignants et l'école	6	6
		- votre club de sport	6	6
		- autres	4	
		- sans réponse	4	
1 : le total des % est supérieur à 100, les personnes interrogées ayant pu donner plusieurs réponses. <b>tns.sofres.com - 10 avril 2005</b>				

### FAMILLE, JE VOUS AIME

Chahutée, critiquée, la famille n'en reste pas moins une valeur fondamentale aux yeux des Français. Chacun, à tout âge, s'accorde à la définir comme un lieu d'amour (71%) — particulièrement les femmes — de protection (43%), et de solidarité (41%), notion surtout citée par les plus jeunes. Jamais plus de 7% des Français ne conçoivent la famille comme un carcan, cercle d'obligations, de lourdeur ou de querelles. Bref, la famille a la cote !

Tandem n°10 — avril 2004

Sondage IPSOS-MACIF : 31 janvier 2004 auprès d'un échantillon national représentatif des 15 ans et plus

### LES JEUNES DE MOINS DE 25 ANS EN 1999

- **16,3 millions vivent en foyer parental:**
  - 12,0 millions en famille «traditionnelle»,
  - 2,7 millions en famille monoparentale,
  - 1,6 million en famille recomposée.
- **1,9 million ont quitté le foyer parental.**

INSEE PREMIERE N° 901 – JUIN 2003

Sources: enquête « étude de l'histoire familiale » 1999, recensement de la population 1999, Insee.

## NOUVEAUX AIRS DE FAMILLE

Monoparentale, recomposée, homoparentale... : ces nouveaux qualificatifs caractérisent la famille d'aujourd'hui. A tel point que le singulier ne semble plus de mise pour désigner ce qui se résumait, voilà encore une trentaine d'années, à un père et à une mère entourés de leurs enfants et assurément unis pour la vie. Désormais, la famille offre de multiples visages. Si l'on considère la famille comme un reflet ou comme une « construction » de la société, faut-il s'étonner de l'évolution de ses formes ? « *La famille est toujours à réinventer*, souligne Elisabeth Roudinesco, historienne, chargée de conférences à l'Ecole pratique des hautes études. *La période que nous vivons ressemble à la fin du XIXe siècle: c'est au début du XXème siècle que les bases de la famille moderne ont été posées* ».

### Une famille « moderne » depuis le XIXème siècle

En effet l'avènement de la IIIème République marque la remise en cause de la toute puissance paternelle — déjà ébranlée au moment de la Révolution française — et de la famille bourgeoise. Selon Rémi Lenoir, professeur de sociologie à Paris I et directeur du Centre de sociologie européenne, « *aux côtés de la famille bourgeoise, celle du code civil, construite autour du maintien du patrimoine dans la famille et surtout de sa transmission, apparaît la famille ouvrière. Celle-ci va faire l'objet d'une attention particulière de la part de la législation sociale qui, peu à peu, lui attribuera des moyens de subsister, notamment au travers des allocations* ».

La montée en puissance de l'école et de l'Etat va jouer un rôle considérable dans l'évolution des structures familiales. L'école donne aux enfants une certaine autonomie par rapport à leurs parents. Avec l'Etat et la protection sociale, l'institution scolaire va contribuer à la reproduction de la société, jusqu'alors exclusivement assurée par la famille. « *Le problème de toute société, c'est d'assurer sa survie au-delà de la durée de vie de ceux qui la composent*, reprend Rémi Lenoir. *D'où l'interdit de l'inceste et l'institution du mariage..* »

On le voit, les bases de la révolution familiale des années 1970 sont posées dès la IIIème République. Concrètement, c'est après Mai 68 que tout bascule. Jusqu'alors réservé à une élite intellectuelle et artistique, le divorce se « démocratise ». Il se diffuse dans la société tout entière, de la ville vers la campagne. Dans le même temps, l'union libre fait des émules. Et, dans les années 1980, les divorcés recréent des cellules familiales : les familles recomposées (ou « familles en kit ») apparaissent.

### Révolution ou évolution ?

Loin de provoquer le « grand chambardement », comme certains ont pu l'affirmer, de nouvelles lois accompagnent ces changements profonds de la société : égalité de l'homme et de la femme dans le couple (1965), droit à la contraception (1967), fin de la puissance paternelle et instauration de l'autorité parentale (1970), égalité des conditions de l'enfant légitime ou né hors mariage (1972), droit à l'avortement (1975), divorce par consentement mutuel (1975), autorité parentale conjointe (1973)... jusqu'au Pacte civil de solidarité (Pacs), en 1999. Objectif du Pacs ? Donner un statut aux couples non mariés, y compris ceux composés de personnes du même sexe, ce qui légitime les couples homosexuels. Les causes de l'éclatement du modèle de la famille traditionnelle sont multiples : l'élévation du niveau de vie permet aux ménages de se libérer de la contrainte familiale pour subsister et la montée de l'individualisme instaure la volonté de « vivre

sans entrave» - l'institution du mariage se désacralise, d'autant que le sentiment religieux s'atténue... Et, parmi toutes ces raisons, Jean-François Dortier, rédacteur en chef du magazine *Sciences humaines*, en dégage une, déterminante : *«Le changement de statut de la femme, et notamment son autonomie financière, constitue un facteur essentiel qui a créé les conditions des mutations de la famille»*. Pour preuve, les femmes sont à l'initiative de 75 % des divorces, dont le nombre continue à progresser. Pour autant, derrière les termes génériques de familles recomposées, monoparentales ou homoparentales existent des réalités bien différentes selon le milieu social ou même le lieu où l'on habite — sans parler des drames individuels engendrés par ces situations (déchirement autour des enfants, parents séparés de leur progéniture...). Quoi de commun entre la famille recomposée du cadre supérieur — où chaque enfant dispose de sa chambre — et celle du modeste employé qui a du mal à loger les différentes fratries ? Quelle similitude entre le couple aisé qui se sépare et pratique la garde alternée, et la femme élevant seule ses enfants ? Pourtant, ces cas de figure répondent tous deux à l'appellation de « famille monoparentale »

*« Derrière ce terme se cache une réalité plus crue: une mère avec des enfants»*, indique Jean-François Dortier. Une situation qui touche davantage les milieux sociaux les plus modestes. Selon les enquêtes de l'Insee, les parents isolés sont en moyenne moins diplômés que ceux qui vivent en couple ; un constat d'autant plus vrai chez les plus jeunes, la survenue précoce d'un enfant pouvant interrompre les études. Par ailleurs, si le taux d'activité des femmes sans conjoint est plus important que celui des femmes en couple — ce qui semble logique — elles sont confrontées à un chômage élevé. *« Les nouvelles formes de familles précaires revêtent un caractère plus dramatique chez les moins aisées»*, souligne Rémi Lenoir. C'est d'ailleurs pour protéger ces familles que des prestations spécifiques ont été créées, telle l'allocation de parent isolé.

### **Instables, mais essentielles**

Il faut donc se garder de toute généralisation à partir de vocables qui traduisent mal des situations parfois très contrastées. Pourtant, il existe un dénominateur commun à toutes ces familles, qu'elles soient « traditionnelles » ou nouvelles : leur vulnérabilité. *«Aujourd'hui, lorsque l'on se marie, on est moins sûr de rester ensemble toute la vie, comme il y a une cinquantaine d'années, remarque Jean-François Dortier. C'est un peu comme dans le monde du travail : rester toute sa vie dans la même entreprise ou le même emploi devient plus rare. La famille est désormais moins fondée sur la loi ou sur la norme que sur l'affectif. Cela la rend certes plus authentique et solidaire, mais également plus fragile, car l'amour est moins solide que l'institution. Par ailleurs, il est plus dur de construire une famille stable lorsque ses membres sont égaux. «Ce que résume Rémi Lenoir : «Au conformisme moral succède le culte de l'authenticité des sentiments, si bien que l'on peut vivre ensemble sans être mariés »*.

Cette fragilisation de la famille signifie-t-elle que l'institution familiale en elle-même est en péril, qu'elle risque de disparaître ? *« C'est un pur fantasme, estime Elisabeth Roudinesco. On ne connaît aucune société sans famille et toutes les tentatives pour l'abolir, sous prétexte qu'elle est source d'oppression, ont échoué. Car, pour grandir, les enfants ont besoin d'identification, donc de singularité. Comme l'a très bien montré Victor Hugo dans Les Misérables, seule la misère détruit la famille. Les SDF n'ont pas de famille»*.

### **Une valeur sûre**

De fait, dans les sondages, la famille est souvent plébiscitée comme une valeur sûre. Selon l'enquête de l'INSEE, «Histoire de vies », sur la construction des identités, à la question « Quels sont les trois thèmes qui vous correspondent le mieux ? », 86 % des personnes interrogées répondent « la famille », largement devant « le métier », « la situation professionnelle », « les études » (40 %) et « les amis » (37%). Autres manifestations des nouveaux visages de la famille : si

le nombre des premiers mariages ne cesse de diminuer depuis 2001, celui des remariages se stabilise. Côté Pacs, le succès de cette forme d'engagement se confirme depuis deux ans (source INSEE 2004). Et le congé paternel à la naissance d'un enfant connaît un réel succès. Ces tendances marquent la reconnaissance des nouvelles formes de famille. Il est vrai que la plupart des droits et des aides s'organisent autour de la famille et particulièrement autour des enfants (parts fiscales, quotient familial, allocations familiales, etc.). Mais au-delà de la simple volonté d'accéder aux mêmes droits, « le fait que les homosexuels veulent fonder une famille indique clairement un « besoin de famille », souligne Elisabeth Roudinesco. Un besoin pourtant de plus en plus difficile à satisfaire ; le célibat, jusque-là plutôt spécifique au milieu agricole, progresse dans les grandes villes. «La famille n'a peut-être jamais eu autant d'importance qu'aujourd'hui, même si ses formes et ses fonctions diffèrent selon les catégories sociales», renchérit Rémi Lenoir. Il faut dire qu'elle reste un fondement de la société, ne serait-ce que dans sa fonction économique de prise en charge et d'éducation des enfants, qui prolongent de plus en plus leur séjour chez leurs parents. L'attachement au modèle familial s'explique aussi par le fait que c'est un lieu d'expression des solidarités. Ainsi, 85 % des grands-mères et 75 % des grands-pères déclarent garder occasionnellement leurs petits-enfants, et respectivement 38 % et 26 % le font de manière hebdomadaire. Une nouvelle forme de famille élargie, solidaire, mais sans vivre sous le même toit, serait-elle en train de naître

**Tandem n°10— avril 2004**  
**Le journal des sociétaires de la MACIF**

## **LA FAMILLE ET LE ROLE DU TROISIEME PARENT**

**Qu'est-ce qu'une famille aujourd'hui ?** La réponse qui s'impose est... qu'on ne sait plus très bien. A vrai dire, on sait ce qu'elle n'est plus : ce n'est plus la famille supposément élargie d'autrefois avec son cortège de grands-parents, d'oncles, de tantes, de nièces et de cousins vivant éventuellement sous le même toit ou dans des foyers à proximité. Mais c'est assez souvent, étant donné l'allongement de la durée de vie, la coexistence possible de quatre générations. C'est parfois aussi, étant donné la fréquence des divorces et des «recompositions », plusieurs familles intriquées et éclatées en plusieurs foyers autonomes entre lesquels les enfants circulent. C'est enfin, dans un nombre important de cas, une famille réduite à la portion congrue, soit ce qu'on appelle la famille monoparentale. Sans compter qu'aujourd'hui cela devient parfois la famille homoparentale. Je ne m'attarde pas à ces traits sachant qu'ils ont déjà été étudiés. Ce que j'en retiens, c'est « l'individualisation », la « privatisation » et la « pluralisation » de la famille, issues de la désarticulation inédite des liens de conjugalité et des liens de filiation. Certains auteurs évoquent même une « désinstitutionnalisation de la famille » qui serait à rattacher à la chute des relations d'autorité dans la famille et à la montée de relations d'égalité. Ce phénomène serait à mettre en relation avec l'égalisation, repérée dès Tocqueville\* , des conditions de vie et des droits des individus démocratiques, qui conduit ceux-ci à se voir égaux en toute circonstance. Homme/femme, père/mère, parent/enfant, ces grandes différences autrefois instituant des rôles spécifiques et de relations de dominance, s'estompent aujourd'hui en affaiblissant du même pas les structures familiales classiques. Si la famille ne fonctionne plus selon une distribution nécessaire de rôles marqués, elle tend alors en effet à se désinstitutionnaliser — ce qui n'implique pas la disparition de la famille, mais sa banalisation : de groupe structuré par des pôles et des rôles, la famille devient un simple groupement fonctionnel d'intérêts économique-affectifs ;

\* *Ecrivain et homme politique français (1805-1859)*

chacun peut vaquer à ses occupations propres, sans qu'il s'ensuive des droits et des devoirs spécifiques pour personne. Ce qui se solde par la fin des rituels familiaux classiques et par la fin de l'organisation hiérarchisée de l'espace-temps familial. De façon pratique, cela signifie par exemple que chacun — père, mère ou enfants — ira grappiller dans le réfrigérateur de quoi se sustenter aux heures où il lui faudra apaiser sa faim avant de retourner dans sa chambre devant la télé ou la vidéo sans en passer par le rituel commun du repas.

Ces aspects sont déjà connus, mais ce qui l'est moins, ce sont les modifications introduites par l'usage de la télévision dans cet espace. **La télévision change en effet les contours de la famille** en affaiblissant encore le rôle déjà réduit de la famille réelle et en créant une sorte de famille virtuelle venue s'adjoindre à la précédente. Pour prendre la véritable mesure de la famille aujourd'hui dans la formation de l'enfant et de l'adolescent, il faudrait tenir compte de ce que des études nord-américaines appellent depuis longtemps déjà le « troisième parent », la télévision. Il ne me semble pas qu'on devrait aujourd'hui considérer cette expression comme une simple métaphore tant ce troisième parent occupe souvent une place plus importante que les deux premiers. Or, ce nouveau parent amène avec lui, dans l'espace désormais désinstitutionnalisé de l'ancienne famille, sa propre famille qui, pour être virtuelle, n'en est pas moins envahissante. Ce troisième parent pour les enfants, qui est en même temps le meilleur ami de la famille pour les vrais parents, constitue en somme le vecteur qui permet d'ajouter aux restes de la famille réelle une nouvelle famille virtuelle. De sorte que se trouvent considérablement modifiés les contours de ce qu'on appelle aujourd'hui la famille. Cette extension virtuelle s'est d'autant mieux facilement imposée que la propagation des postes de télévision s'est répandue dans tout l'espace privé : en plus du poste trônant au centre du foyer dans le salon comme il y a une génération, on en trouve désormais jusque dans les chambres des enfants.

La démocratie — faisant de chacun, fût-il enfant *infans*, un sujet autonome — s'est donc immiscée dans l'espace familial par le biais de la télévision, en annihilant les anciens rituels familiaux. Par exemple, il n'y a seulement qu'une génération, il fallait bien supposer une sorte de tribunal familial, certes plus ou moins désinvolte, mais tenu d'entendre les parties et les arguments en cause, avant de juger et de décider (éventuellement à l'emporte-pièce) du programme qu'il était « bon » de choisir et qui pouvait le regarder. Aujourd'hui, la télévision dans chaque chambre permet de donner satisfaction à chacun, mais au prix d'éviter tout débat et toute discussion familiale. C'est une démocratie sans discours, ni discussions...

Non seulement, la télé fournit une « famille », mais elle constitue ceux qui la regardent comme une grande famille. Une grande famille où les gens apprennent à se connaître — au double sens de « se connaître les uns les autres » et de « se connaître eux-mêmes »... On pourrait se demander : après tout, pourquoi pas cette virtualisation des rapports familiaux ? N'est-ce pas là le cours même de l'histoire qui fait que tout évolue ? De sorte qu'il n'y aurait aucune raison de porter un jugement dépréciatif sur la période actuelle surtout si c'est pour mieux valoriser celle qui n'existe plus. D'ailleurs, le temps où l'on étouffait dans les familles réelles n'est pas si loin. Le fameux « famille, je vous hais » de Gide\*, repris par les étudiants de 68, ne remonte qu'à une ou deux générations. En ce sens, ne faut-il pas mieux une « famille » virtuelle qu'une vraie famille sachant que, quand on en est vraiment fatigué, il suffit de tourner le bouton sans avoir, comme autrefois, à « tuer le père ».

\* **Ecrivain français (1869-1951)**

*Dany-Robert Dufour*

*Télévision, socialisation, subjectivation*

**Le Débat — n° 132 — Novembre-décembre 2004 — Editions Gallimard**

## **L'EDUCATION EST-ELLE POSSIBLE SANS LE CONCOURS DE LA FAMILLE ?**

Depuis une trentaine d'années, la famille a profondément changé. Il y eut une manière très spécifique de faire une famille, de se marier, d'élever des enfants. Ce modèle a vécu. Les spécialistes peuvent diverger sur la manière d'interpréter ce processus. Ils se rejoignent, toutefois, pour admettre qu'il s'agit d'une véritable rupture. Mais l'optimisme est généralement de mise en ce qui concerne les conséquences de cette transformation. La recomposition actuelle est un aboutissement de la dynamique d'émancipation et d'égalisation des individus. Aussi paraît-elle porteuse, au total, de promesses d'un bonheur supplémentaire, au-delà et en dépit des difficultés qu'elle engendre.

En ce qui concerne l'enfance et l'éducation, les choses sont moins simples. Sans doute l'optimisme est-il là aussi, de règle : n'assistons-nous pas à la consécration de l'idéal d'épanouissement de l'enfant dans le cadre d'une famille non répressive ? Dans le même temps, cependant, l'éducation scolaire devient de plus en plus problématique. Les transformations de la famille y seraient-elles pour quelque chose ? On est amené à se le demander en constatant que l'école est désormais obligée de se charger de l'essentiel des tâches de socialisation « primaire » qui incombaient traditionnellement à la famille : contrôle de soi, incorporation des normes et des codes, reconnaissance d'autrui. A tel point qu'on ne peut éviter de s'interroger sur le point de savoir si la famille est encore en mesure de socialiser les enfants.

Qui plus est, il faut relever un phénomène plus larvé, rarement analysé, mais signalé massivement par les enseignants : l'effritement de la connivence entre la famille et l'institution scolaire. Certes, cette connivence a dû s'établir de haute lutte à l'époque de la scolarité obligatoire. Les pères fondateurs de l'école pour tous ne devaient cesser de rappeler avec vigueur que l'éducation n'est pas seulement une affaire privée ou domestique. De nombreux parents résistaient, de fait, à l'emprise de l'Etat sur l'éducation, mais c'était encore là une manière de revendiquer une « liberté d'éducation », autrement dit affirmer un choix éducatif, que celui-ci soit idéologique, religieux ou même économique. La configuration actuelle est inversée : en même temps que la demande adressée à l'institution scolaire s'accroît et se diversifie, les familles semblent abandonner leur propre responsabilité éducative. Les parents d'aujourd'hui, très concernés pourtant par la réussite scolaire de leurs enfants, se retirent de leur vie réelle et coopèrent difficilement avec l'école. Leur attitude est le plus souvent défensive, inquiète ou revendicative. L'incompréhension réciproque confine à la discorde. La visée des familles ne semble plus correspondre aux finalités de la scolarisation.

Ces données posent le problème de l'incidence des transformations actuelles de la famille sur le domaine éducatif. Ces changements ne se traduisent-ils pas par la disparition d'un rôle que nous tenions pour acquis et qui n'allait aucunement de soi, en réalité ? Ne sommes-nous pas témoins de l'ébranlement d'un pilier non officiel, mais décisif de l'entreprise éducative ? Il se pourrait bien que nous tenions là une des sources cachées des difficultés de l'institution scolaire aujourd'hui.

Par ailleurs, la relation entre la famille et la sphère politique s'est profondément modifiée. La mise en place de l'Etat-providence n'est pas sans conséquences sur la disparition de la visée collective de l'éducation familiale. L'Etat prend désormais en charge l'instruction, mais aussi l'éducation globale : soins, santé, subsistance matérielle, loisirs. Il assure ainsi aux familles une certaine sécurité qui, bien qu'encore imparfaite, représente un réel progrès. Mais il modifie également la

représentation que les familles peuvent se faire de leur rôle. Nos « démocraties providentielles », en assumant désormais une bonne part des charges matérielles et éducatives autrefois dévolues aux familles, contribuent à masquer aux yeux des parents la destination de l'éducation vers le dehors et vers le futur. Comme le note Antoine Prost\* avec justesse, dans des sociétés de pénurie, la famille était « le lieu privilégié du premier apprentissage des nécessités de la vie sociale : le travail, l'obéissance, l'endurance ». Les familles de la société d'abondance — qui n'en reste pas moins une société d'exclusion — se concentrent sur la visée du bonheur actuel de chacun de leurs membres. Cela n'est pas sans impact sur les attentes des uns et des autres vis-à-vis de l'école. Il semble bien que les parents souhaitent avant toute chose que l'école assure au présent le bien-être des enfants et qu'elle ne trouble pas la quiétude familiale. Ils en arrivent à « oublier » la nécessité de l'acquisition d'une culture sans laquelle ni l'émancipation des enfants, ni l'indépendance de la société future ne peuvent pourtant se concevoir. La rupture avec la vie collective à laquelle la famille était censée préparer l'enfant semble consommée.

La famille reste le lieu des relations affectives et personnelles, mais, déconnectée de ce qui faisait à la fois son fondement et sa destination, elle fonctionne plutôt comme un rempart contre la vie publique. La relation à l'enfant se transforme : l'égalisation démocratique fait de ces êtres semblables et pourtant différents que sont les enfants des sujets de droits. L'enfant entre désormais dans un rapport d'égal à égal avec ses parents. En apprenant que tout est négociable, il appréhende une humanité sans passé et sans règles préétablies, à l'image d' « une assemblée scientifique décidant de ses orientations en toute rationalité ».

\*Antoine PROST, *Education, société et politique* 1992 — Editions du Seuil

Marie-Claude BLAIS

L'éducation et la famille — Le Débat n° 132 — novembre-décembre 2004 — Editions Gallimard

### L'ENFANT SEUL REPERE FIABLE DES FAMILLES

(Regard croisé de Caroline ELIACHEFF, psychanalyste et Ivan JABLONKA, historien)

***Le monde de l'éducation: Que ce soit l'enfant roi dans les familles ou l'élève placé « au centre » par l'éducation nationale, n'assiste-t-on pas à un changement radical de la relation de toute la société par rapport aux enfants ?***

**Caroline ELIACHEFF :** Aujourd'hui, ce qui est solide dans la famille, c'est le lien de filiation, tandis que le lien conjugal s'est fragilisé. C'est pour ça que l'enfant est au centre de la famille. Par ailleurs, au plan de l'éducation, le scolaire a pris une importance telle que les parents y pensent dès la conception. Qu'elle l'ait voulu ou non, l'éducation nationale a transformé la maternelle, lieu de socialisation, en pré-primaire. Les enfants y sont déjà dans les acquis de connaissances...

**Ivan JABLONKA :** Il faut nuancer l'idée qu'il y aurait eu un changement radical ces vingt dernières années. Le changement le plus radical en matière d'enfance et d'éducation a eu lieu il y a plus de deux cents ans avec la publication de *l'Emile* et la révolution rousseauiste qui a voulu remplacer une éducation hiérarchique autoritaire stéréotypée par une éducation plus ouverte, plus tendre, mettant l'accent sur les besoins spécifiques de l'enfant, les jeux, les activités d'éveil, etc. Au milieu du XIXe siècle, on s'est mis davantage à investir le corps de l'enfant, à le célébrer, à l'explorer. Ce n'est qu'au début de la IIIe République que la révolution rousseauiste est entrée dans les mœurs et dans la législation avec, par exemple, la loi de 1889 qui permet de déchoir les pères indignes de leur autorité parentale, ou l'invention de l'école maternelle, ou l'efflorescence de l'édition pour la jeunesse. Depuis, on n'est que dans la continuité de la révolution rousseauiste.

**Depuis quand les parents portent-ils autant d'attention à leurs enfants ? Au XIXe siècle et avant, l'enfant n'était-il pas - dans les familles ordinaires - qu'une paire de bras pour aider la famille ?**

**I.J.** La notion même d'enfant pose problème. C'est une notion moderne, qui suppose qu'on ait beaucoup réfléchi sur les âges de la vie. Quand on étudie les lois au XIXe siècle, on voit que l'enfance au sens strict gagne des années. Par exemple, sous Napoléon, un enfant commence à travailler à l'âge de 6 ou 7 ans ; sous la monarchie de juillet, une loi interdit de faire travailler un enfant avant 8 ans ; la loi Ferry déclare l'école obligatoire jusqu'à 13 ans. A la fin du siècle, on reste enfant jusqu'à 13 ans. Par ailleurs, on ne peut pas parler de « famille ordinaire », car on note dans tous les milieux des phénomènes d'éloignement, d'indifférence à l'égard de l'enfant. Dans les milieux très aisés, l'important, c'est la transmission des valeurs familiales et religieuses, qui exige d'envoyer les filles au couvent pendant de longues années. Dans les classes moyennes, à la fin du XIXe siècle, on met les enfants -1 sur 10- ! en nourrice. Dans la famille « ordinaire » - à comprendre comme « populaire » -, il y a d'autres phénomènes d'éloignement : on envoie l'enfant travailler à 10-12 ans chez le voisin qui a des terres parce qu'on n'en a pas soi-même. Finalement, il n'y a pas d'époque où l'on se mettrait tout d'un coup à aimer les enfants. Il y a depuis toujours un amour parental qui me paraît ressortir à la nature humaine. Il est évident aussi que les parents devaient intégrer la moralité infantile dans l'attachement à leurs enfants.

**C.E.** Quand on parle aujourd'hui de ces femmes qui devaient avoir beaucoup d'enfants pour en garder un ou deux en vie, il est commun de dire qu'elles ne s'y attachaient pas. Je pense qu'on fait un contresens : les parents souffraient, même si c'était la volonté de Dieu.

**Les progrès médicaux n'ont-ils pas débouché sur l'invention du désir d'enfant ?**

**I.J.** Aujourd'hui, les enfants sont désirés, et rares sont ceux qui sont rejetés. Avec la contraception et l'IVG, on est passé d'une situation où les femmes étaient hantées par la peur de la grossesse et l'horreur d'un enfant non désiré, à la crainte de ne pas en avoir. Aujourd'hui, on compte 500 enfants nés sous X... par an dans toute la France. Il y a cent ans, 5.000 enfants étaient abandonnés chaque année dans la seule ville de Paris.

**Est-ce que la relation père-enfant a plus changé que la relation mère-enfant ?**

**C.E.** C'est d'abord les relations entre les hommes et les femmes qui ont changé. L'égalité entre hommes et femmes gagne du terrain, mais de façon linéaire. On peut voir des couples qui estiment être à égalité dans leurs carrières professionnelles, sans que cela implique un partage des tâches. L'égalité entre les sexes ne passe pas forcément par le fait que l'homme accepte de prendre en charge la moitié des tâches ménagères ou les soins aux enfants. Il y a d'ailleurs plus de différence entre femmes qu'entre hommes et femmes. Par exemple, il n'y a aucune commune mesure entre une femme qui n'a pas d'indépendance économique et s'occupe de ses enfants, et une autre qui est cadre supérieur et fait garder ses enfants. Quant au père, certes, il en a pris un coup, mais c'est surtout l'autorité qui en a pris un coup, en politique, dans les entreprises et dans la vie familiale. On considère que c'est une avancée démocratique, mais la famille pose un problème, car l'autorité est nécessaire comme composante de l'éducation. La famille n'est pas une démocratie, et les enfants ne sont pas des adultes en miniature. Même si elle s'exerce de façon différente, l'autorité n'a pas disparu. Elle est partagée entre pères et mères. Il n'y a plus l'idée que le père, c'est l'autorité, et la mère, la tendresse. Les femmes qui élèvent seules leurs enfants et recourent à l'autorité s'en sortent généralement bien. Et la tendresse des pères n'est plus à démontrer.

**I.J.** Le rôle paternel s'est modifié parce que les pères participent davantage à l'éducation de l'enfant et de manière plus tendre qu'avant. Il y a une dissociation entre le magister paternel et la

force physique. Aujourd'hui, on peut assumer son rôle de père sans lever la main sur son enfant. Pourtant, l'enfance est encore largement associée à la maternité : quand il y a divorce, les tribunaux donnent souvent la garde de l'enfant à la mère. En même temps, le rôle du père a beaucoup évolué dans le soin donné au nourrisson et la mère a dû partager plusieurs de ses attributions...

**Le retour à plus de clarté dans les rapports adultes-enfants peut-il se faire, comme le proposent certains, par le retour du patriarcat et de l'autorité d'autrefois ?**

**I.J.** Cette vision stéréotypée du passé conduit à une relecture erronée de la III<sup>e</sup> République, prétendu âge d'or de l'éducation et de la famille. Elle fut en fait un régime inégalitaire, avec des filières très cloisonnées. A l'époque de Jules Ferry, dans les années 1880, c'était moins de 10 % d'une classe d'âge qui obtenait le «certif». Il a fallu attendre les années 1960 pour qu'on ait 50 % de lauréats parmi les enfants de 11 ans à 14 ans.

**C.E.** Il sera toujours difficile de revenir à quelque chose qui n'a pas obligatoirement fait ses preuves. De toutes façons ce vers quoi on ira ne sera pas décrété par le ministre, ni le psy, ni le sociologue ou l'historien.

**Propos recueillis par Marc DUPUIS  
Le monde de l'éducation, juillet-août 2005.**

**COMMENT RESTAURER L'AUTORITÉ PARENTALE ?  
(Extrait d'une interview de Boris CYRULNIK, psychiatre)**

**On sent chez certains de vos confrères, comme une nostalgie du temps où le père faisait la loi à la maison...** Je ne crois pas, pour ma part, qu'il soit possible, ni souhaitable, de revenir au père à l'ancienne. L'autorité, la loi ne doivent plus être sexuées. Les hommes ont le droit d'être affectueux. Et les femmes ont le droit d'énoncer la loi. Le père napoléonien avait une autorité dite naturelle parce qu'elle lui était donnée par le contexte technique et sociologique. Quand les féministes ont assassiné le père napoléonien, dans les années 1970, elles lui ont enlevé un pouvoir qu'il ne tenait plus que par usurpation. Il y a eu là un moment de flottement. On n'a pas su répartir l'autorité. Les mères ont démolit l'autorité des pères, mais sans partager l'influence qui permet l'autorité. Encore une fois, quelqu'un n'a de l'autorité que si on lui donne la permission. Sinon, c'est un tyran. Il faut qu'autour de lui sa femme, la société disent : c'est ton père, il a le droit de dire la loi. A quoi il faut ajouter désormais : ta mère a aussi le droit de dire la loi.

**Les parents se voient sommés par le discours ambiant - y compris celui des politiques - de faire preuve d'autorité. Mais comment exercer son autorité quand on l'a perdue?**

L'autorité est acceptée quand il y a une relation d'emprise. Longtemps, les capitaines de bateau ont été les seuls maîtres à bord après Dieu pour une raison simple : c'étaient les seuls à savoir lire les cartes marines. Dès l'instant que le savoir est partagé, ce qui est le propre de la démocratie, les relations d'emprise ne sont plus acceptables, et le pouvoir est contesté. Dans «l'Enfant chef de la famille», le psychiatre Daniel Marcelli montre que la technologie fait de nos enfants des égaux, et parfois nos supérieurs. C'est un événement considérable car la transmission est au coeur de l'éducation. Or, nous leur transmettons de moins en moins de choses - ou alors des valeurs venues de Mars. Hier, les hommes élevaient les garçons, et les femmes élevaient les filles. C'était un apprentissage, on transmettait un modèle comportemental. Les filles apprenaient comment s'occuper d'un bébé. Les hommes transmettaient un métier, un savoir-faire d'ouvrier, de paysan, de charpentier de marine... Aujourd'hui ces savoirs sont sans valeur. Il n'y a plus que les enfants d'enseignants qui deviennent enseignants.

**Est-ce parce que l'autorité parentale s'est affaiblie? On a l'impression que le vieux conflit de génération s'est apaisé...** Vous voulez dire que la crise de l'adolescence a disparu ? C'est en partie vrai. En 1968, il fallait se dresser contre les parents. Aujourd'hui, selon une enquête récente, 10 % des adolescents sont en détresse grave ; 30 % sont en conflit intermittent avec leurs parents, quelques heures par semaine ; les autres grandissent en se soumettant non pas à la loi des parents mais à la loi de la société. Peut-être que la loi maintenant est énoncée par d'autres que les parents.

**Et pourtant nous continuons de vivre sur le postulat selon lequel l'éducation parentale joue un rôle décisif dans le développement de la personnalité. Les enfants deviennent-ils ce que nous en faisons ?** Il y a quelques générations, on savait ce qu'on transmettait : un nom, un bien, une terre, un métier, une religion, une culture. La famille disait : tu auras telle religion, tu te marieras à tel âge, tu auras des enfants. Aujourd'hui, la transmission est plus psychologique. L'essentiel se transmet à note insu, une angoisse, des représentations qui influent sur le tempérament - anxieux, gai, indifférent. On transmet beaucoup de choses, mais pas ce qu'on croit. Les enfants sont de moins en moins pétris par leurs parents. Leur éducation passe de plus en plus par la radio, l'image, le cinéma, etc. Toutes les études démontrent que les images ont un pouvoir de façonnement émotionnel et intellectuel énorme. Les garçons ont un modèle d'apprentissage de la sexualité où la violence est une vertu. Les adolescents vivent dans une culture dissociée où d'un côté on leur dit que la violence, c'est mal, de l'autre on leur inculque des modèles d'une extrême violence.

**Quels discours tenir aux parents angoissés ?** Je leur dirai d'abord : arrêtez de culpabiliser. Ne cherchez pas à être un parent parfait. Ensuite, ne soyez pas des parents seuls. Même si vous êtes généreux, courageux, vous allez faire une prison affective. Ayez des amis, des proches, construisez un système à polyattachement, de façon que lorsque vos enfants auront des conflits avec vous - car ils en auront forcément - ils auront toujours un cousin, un oncle, une tante vers qui se tourner. Il faut tout un village pour élever un enfant, dit un proverbe africain. On n'élève pas un enfant seul. Je dirais enfin qu'il faut que la société, la culture environnante, le cinéma, la littérature travaillent à modifier les stéréotypes pour redonner aux pères autant qu'aux mères une autorité déssexualisée.

**Propos recueillis par Claude WEILL  
Le Nouvel Observateur 19-25 février 2004**

**MINISTERE DES TRANSPORTS,  
DE L'EQUIPEMENT  
DU TOURISME ET DE LA MER**

**EXAMEN DU BEPECASER  
Session du 16 novembre 2005**

**DOSSIER: « LA FAMILLE D'AUJOURD'HUI »**

**PROPOSITIONS POUR FACILITER LA CORRECTION DE L'EPREUVE**

En vue de faciliter la correction, une liste des idées principales relevées dans le dossier vous est proposée. En aucun cas, il ne s'agit d'un corrigé-type.

Les idées contenues dans le dossier doivent être sélectionnées, présentées de façon globale et reliées solidement les unes aux autres dans une synthèse.

L'ordre de présentation des points abordés et l'ensemble des idées principales relevées dans le corrigé n'ont pas à être systématiquement exigés. Une chronologie différente peut être acceptée, l'exactitude, la cohérence et l'enchaînement des points évoqués devant être vérifiés.

Des devoirs courts, mais témoignant d'un véritable effort de synthèse, devront être valorisés par rapport aux devoirs présentant un simple résumé des idées document par document.

La famille connaît de profondes transformations. En réalité, ce n'est pas nouveau, on peut même parler d'une évolution constante de la famille. La famille moderne d'aujourd'hui est l'aboutissement d'une transition démocratique qui a commencé il y a plus de deux cents ans, s'est poursuivie sous la IIIe République, a connu les bouleversements de mai 1968.

Les nombreuses lois prises depuis, visant à faciliter les rapports familiaux répondent à une attente forte de la société d'égalisation, d'autonomie par l'école et le travail, d'émancipation et d'épanouissement des individus, dans un contexte de perte du sentiment religieux.

Si la famille ne remplit plus comme avant son rôle de socialisation, de préparation à la vie collective, à la culture, elle reste « la valeur sûre » chez les jeunes et moins jeunes. Cet attachement à la famille, à des rapports plus authentiques, plus affectueux, plus égalitaires, n'est certes pas sans incidence sur l'éducation, sur les rapports avec l'école, la sphère extra-familiale, l'Etat. Pour autant, il ne faut pas dramatiser, ni culpabiliser les familles, mais travailler à produire des rapports familiaux valorisant un meilleur partage de l'autorité et des tâches ménagères. Cela passe notamment par une réduction des stéréotypes véhiculés par les médias.

\* \* \* \* \*

\* Le modèle de la famille traditionnelle bourgeoise, stable, hiérarchisée avec le père garant de l'autorité et de la transmission de tous les savoirs et valeurs, entourée d'un cercle élargi vivant à proximité, voire sous le même toit, a implosé. Il faut désormais parler de familles à géométrie variable : familles traditionnelles, recomposées, monoparentales, homoparentales, familles dont le vécu est bien différent en fonction du contexte économique dans lequel elles évoluent, même si l'Etat-providence tente de pourvoir aux situations les plus difficiles par le biais d'allocations spécifiques.

\* Une des caractéristiques de la famille moderne est son instabilité, sa plus grande vulnérabilité. Si elle a gagné en rapports plus authentiques, plus fondés sur l'amour au sein du couple et dans les relations parents-enfants, c'est au prix de cette fragilité : augmentation des divorces, baisse des mariages et développement des unions libres, difficultés à trouver un conjoint. Crise du mariage, crise de la famille débouchent sur des trajectoires d'individus de plus en plus complexes et difficiles, notamment dans les familles économiquement faibles, isolées, précarisées.

\* Crise de la famille ne signifie pas pour autant mort de la famille, bien au contraire. La famille est dans notre société la valeur refuge, le lieu ressource où cohésions intergénérationnelles très fortes protègent de la pénurie des cohésions sociales. Ce besoin de famille est manifeste aussi chez les couples homosexuels ou chez les pères qui utilisent largement le nouveau congé parental dont ils peuvent désormais bénéficier.

Dans une famille où les rapports sont de plus en plus égalitaires, les enfants et adolescents se sentent protégés, en phase avec leurs parents qu'ils considèrent d'égal à égal. La « famille je vous aime » a remplacé la « famille je vous hais », famille oppressante de Gide.

La famille est désormais le lieu des relations affectives et personnelles, le plus sûr rempart contre la vie publique, voire l'école vécue parfois comme lieu d'oppression, de ségrégation, d'obéissance, contraire au lieu de vie et d'épanouissement dont les familles rêvent pour leurs enfants.

\* Les transformations de la famille répondent à un besoin de démocratisation et témoignent d'une dynamique d'émancipation, d'égalisation des individus, femmes et hommes, parents et enfants. La télévision a joué un rôle déterminant dans le bouleversement des rapports et rituels familiaux. A tel point qu'elle est qualifiée de troisième parent auquel est annexée toute une famille virtuelle. Tous les médias jouent d'ailleurs ce rôle de vecteur de valeurs, plus influent, plus précurseur que celui assuré par les parents souvent à la traîne des nouvelles technologies, perdant encore de leur pouvoir et de leur prestige.

\* Face à toutes ces ruptures, la famille se retrouve au coeur d'un paradoxe. Plus la famille est fragilisée, désinstitutionnalisée, et plus elle est sanctuarisée, protégée. Plus l'enfant est placé au centre de la famille (« l'enfant roi »), plus la famille a tendance à rejeter sur l'école, la collectivité, le devoir de socialisation des enfants (au niveau de l'éducation, de la santé, des loisirs...), dans des rapports souvent conflictuels. S'ils délèguent une part de plus en plus importante de leurs responsabilités à des institutions tiers, c'est notamment du fait du développement de l'Etat-providence et des services chargés de prendre en charge les enfants. A cela s'ajoute, le développement du travail des femmes, avec un partage des tâches domestiques et éducatives encore bien inégalitaire.

\* Les parents seraient-ils moins disponibles et moins aptes à assurer leur tâche éducative de socialisation de leurs enfants ? Ce diagnostic paraît sévère et injuste. Les enjeux de l'éducation scolaire sont tels que les parents préfèrent les confier à des professionnels dont c'est le métier. Les parents pensent à la réussite de leur enfant dès la conception. Ils n'ont jamais autant porté attention à leur enfant, enfant désormais désiré et rare.

On ne peut donc parler de déresponsabilisation. Si on ne peut revenir au patriarcat et à l'autorité d'autrefois, il reste cependant à inventer un meilleur partage de l'autorité et de la tendresse entre les pères et les mères, sans craindre les conflits avec ses enfants nécessaires pour la construction de l'identité, sans avoir peur de ne pas être aimé, sans s'enfermer dans un cercle trop étroit, mais au contraire en s'appuyant sur un réseau d'amis, de proches aptes à favoriser les repères.

\* \* \* \* \*

En définitive, si la famille constitue toujours un pilier de la société et continue à remplir une fonction économique indéniable (prise en charge et éducation des enfants, reproduction et stabilisation de la société), elle devient cependant de plus en plus un regroupement d'intérêts, non seulement économiques, mais surtout affectifs qu'il convient de préserver à tout prix. Elle est dans tous les cas heureuse, le premier vecteur de l'émancipation des individus, l'Etat ayant le statut de partenaire obligé de la famille.